

JFMA

La GAZETTE MÉDICO-PERSO du **PR. JF MOREAU**
ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS
numéro 10 - 11 pages - 9 décembre 2014

Moreau

A.I.H.P.

**Guy
Sebag
(1959-2014)**

**mort,
où est ta
victoire?**

GUY SEBAG (1959-2014) : MORT, OÙ EST TA VICTOIRE ?

Mercredi 3 décembre 2014, 14:15.

Le ciel est plombé d'un bas plafond de nuage gris vaguement ocre, uniforme, sans trouée bleue ; il ne pleut ni ne vente ; il pourrait neiger tant le froid est brutalement tombé sur la capitale. Une foule s'agrège à la porte d'entrée du cimetière Montparnasse, boulevard Edgar Quinet. Bientôt plusieurs centaines de

personnes frigorifiées remontent l'allée centrale en phalange serrée, sous l'autorité d'un maître de cérémonie qui la fait stopper au niveau de la tombe de Sylvia Lopez, à gauche, un peu au delà de celle de Maryse Bastié, à droite. On installe deux chaises pour asseoir deux femmes âgées



juste derrière un cercueil fleuri de couronnes qu'on étale sur le bas flanc gauche, un microphone et deux baffles par devant pour une femme qui va officier en ordonnateur de cérémonie. La foule, silencieuse, recueillie comme anesthésiée par la combinaison du froid et de l'émotion, va assister à une vraie cérémonie de funérailles d'un « patron » décédé prématurément dans la force de l'âge. Une cérémonie exemplaire comme je n'ai pas souvenir d'en avoir jamais vu.

Comme l'exprima

sobrement en ce
mercredi funèbre
une éminence rabinique, Guy Sebag était juif, irreligieux mais fidèle aux valeurs de ses ancêtres. L'enterrement à Montparnasse était laïque dans l'esprit comme dans la forme dans un cimetière où le communautarisme traditionnel continue de segmenter les divisions est en voie d'extinction. En quoi, la cérémonie fut-elle

exemplaire ? Les autorités hospitalo-universitaires étaient là, au premier rang de l'assistance, actives et respectueuses, jusqu'à sa fin. Le Directeur-Général de l'AP-HP, Martin Hirsch, fut là, en personne, pour un éloge oral de la carrière de Guy Sebag, congelé mais présent bien après l'inhumation! Je n'avais jamais vu cela, même lors des obsèques d'une personnalité aussi éminente que le cancérologue Georges Mathé à l'hôpital Paul Brousse, à Villejuif, loin de Paris, il est vrai. Idem fut présent et éloquent le doyen de son université dont l'identité m'échappe mais pas l'image de sa canitie.

Le docteur Guy Sebag,

professeur à l'université Pierre-&Marie Curie, électroradiologiste de l'hôpital Robert Debré, né le 11 février 1959, est décédé brutalement le 28 novembre 2014. Je me souviens très bien de lui lorsqu'il exerça les fonctions de chef de clinique dans le service de radiopédiatrie du professeur Denis Lallemand, aux Enfants-Malades au début des années 90; il venait travailler sur le scanographe de mon service à Necker : longue et athlétique silhouette souple et élégante, exquisément courtoise au sourire charmeur, son avenir de patron ne faisait aucun doute. Je l'avais revu l'an dernier, à l'automne 2013, quand nous nous sommes trouvés côte-à-côte à l'hôtel Scipion pour honorer le départ de Mireille Faugère. Lui, qui était alors le président du syndicat - pardon, de la collégiale des radiologues des hôpitaux de Paris - dépassait tout le monde d'une bonne tête et je me sentis petit par la taille sinon l'esprit. Par un hochement de tête sceptiquement sibyllin, il accusa réception de mon message exprimant péremptoirement que l'installation d'un Musée de Radiologie dans l'Hôtel-Dieu « *était sur table, contre toute défense* », pronostic osé que je ne saurais taxer aujourd'hui de péremption, bien au contraire.

Je laisse à ceux/celles qui ont connu

Guy Sebag dans ses nombreuses et variées fonctions professionnelles le soin d'en faire l'éloge dans les pages de La lettre des Anciens auquel ce texte est destiné. Le

firent sur place ses collègues radiopédiatres, Ducou Le Pointe (hôpital Trousseau) et Catherine Adamsbaum (Bicêtre). Il y avait nombre de radiologues dans la foule, de Paris comme de province, mais moins qu'il y en aurait eu si cet enterrement ne s'était pas déroulé concomitamment avec le gigantesque congrès de la RSNA à Chicago. Comme souvent chez les professionnels de la profession, les manipulatrices du service furent les seules à pleurer sans retenue leur chagrin de perdre un aussi estimable patron.

L'émotion encore aujourd'hui m'étreint à remémorer l'étonnant message des deux filles de Guy Sebag évoquant un père adoré devant leur mère qui fut une épouse digne et aimée; entamé dans les pleurs, il se termina par des rires communicatifs. Réussite professionnelle indiscutable et indiscutée sur fond de réussite affective et sociale exemplaire, mort, où est ta victoire ?

Vie, où est ta mortuaire?

Nous, les Anciens, avons le privilège de vivre de notre vivant les obsèques de nos aînés, de plus en plus nombreuses au fur et à mesure du franchissement des décennies des XXe et XXIe siècles. A titre personnel, pour moi qui ai intégré ma propre mort comme un phénomène inéluctable mais aléatoirement contrôlable pour l'avoir frôlée de très près ces quinze dernières années et y avoir échappé, je souffre de la disparition de chers collègues, maîtres et néanmoins amis, pour autant que j'en sois averti sans délai. Cette année et par ordre chronologique, Thérèse Planiol, Marc Levesque, le centenaire Marcel Roux, Jean Natali, Gabriel Richel, Pierre Vayre, mais aussi Pierre-Louis Michel, brillant cardiologue de La Pitié, fils de mon maître Jean-René Michel, que je connaissais depuis son adolescence et qui avait été nommé interne des hôpitaux de Paris en 1977 lors d'un concours où j'officiai comme correcteur des copies d'anatomie avec Philippe Clot et Bernard Tomeno. Né en 1951, une génération d'âge nous séparait par guerres interposées, qui conduit à refuser le « *dis doc, toi* » pour le « *Monsieur, vous* », malgré mai 1968...

Foin d'hypocrisie, tout décès de mes contemporains ne déclenche pas obligatoirement des pleurs intarissables. Je peux me contenter de les ignorer en espérant éventuellement ne pas avoir à partager le même coin de paradis qu'eux/elles dans l'au-delà auquel je crois. Il me vint à l'idée, l'été dernier, d'écrire un mot à notre collègue Régis Azat-Thierrée (1924-2014), électroradiologiste honoraire de l'hôpital Necker (radiologie centrale), avec qui j'avais eu des relations détestablement exécrables à l'orée des années 80. Une partie des responsabilités relevait d'un management syndical médiocre et obsolète qui volera en éclat d'ailleurs à cette occasion ; l'autre m'était pleinement imputable eu égard à mes réactions violemment clastiques, oublieux que j'étais que colère est mauvaise conseillère. Patience et longueur de temps ne furent pas mon fort la quarantaine entamée quand l'imagerie médicale poussait haut et dru sous une épaisse couche de radiologie lascive. Bien tardivement mais sincèrement, je voulais lui exprimer mes regrets d'avoir méprisé la technologie de la thermovision dont il avait été l'incompris pionnier ; je l'avais fermée¹ lorsque je pris la direction du nouveau service de radiologie de Necker en 1989 qui englobait le sien et celui de Jean-René Michel (radiologie urinaire). Ma femme me transmis l'annonce de son décès le 15 novembre dernier à mon retour de voyage à l'étranger.

Très mélangés mais toujours dramatiques sont les décès subits des collègues durant leur plein-exercice de fonctions hospitalo-universitaires qu'ils/elles ont (trop) souvent gagnées à l'issue d'épreuves étrangement héroïques et rarement chevaleresques. J'ignore dans quelles conditions Guy Sebag succéda à Max Hassan à la tête du service de radiopédiatrie de Robert Debré en 1995, je ne sache pas qu'elles furent conflictuelles. Il n'en fut pas de même, lorsque la radiopédiatrie fut frappée à la tête par la disparition en 1974 de son glorieux père-fondateur, le vénéré Jacques Lefebvre, chef du service aux Enfants-Malades et professeur de chaire depuis 1967 ; le psychodrame aussi improvisé que fratricide

¹ Je n'aurais pas commis cette grave erreur si j'avais connu l'histoire de la radiologie de Necker fondée en 1898 par le génial Gaston Contremoulins. Lire avec profit l'ouvrage de notre collègue Patrick Mornet dont j'ai écrit la préface. *Gaston Contremoulins, (1869-1950). L'héritage oublié.* Les éditions de l'AIHP, Paris, 2013.

marqua l'issue administrative obligatoire d'une succession mal préparée puisqu'ô sacrilège, impensable par anticipation. Les professeurs de chaire prenaient alors leur retraite à l'âge de 70 ans voire au delà ; Lefebvre avait alors quelques années à jouir de sa fortune devant lui, lorsque la Parque en décida différemment en disséquant son aorte lors d'une promenade de santé dans la forêt de Fontainebleau. Les PU-PH exerceront jusqu'à 70 ans aux horizons 2025 sinon plus tôt. Guy Sebag en avait encore seize devant lui, soit une centaine d'internes à voir défilé dans son service !

J'ai longtemps ignoré par

in-différence les décès de mes pairs et maîtres. L'un de mes maîtres rennais s'était pendu dans l'indifférence ou la réprobation de ses contemporains. J'ai le souvenir très instantané de la tragique annonce du décès accidentel de Jean Faurel, brillant chirurgien vasculaire de Bicêtre, à l'ouverture d'un staff chez Maurice Deparis où j'étais externe durant l'hiver 63-64 ; je ne le connaissais pas mais la tristesse semblait sincère et je crois me rappeler qu'un amphi porte son nom. J'ai rencontré le doyen Cordier à la fin du printemps 1965 pour lui apprendre ma nomination au concours de l'internat ; il était l'époux de ma marraine et je ne l'avais pas vu depuis dix ans ; il me parut épuisé et j'appris son suicide quelques semaines plus tard ; ma tristesse resta muette mais je ne vais jamais à La Pitié sans évoquer, devant le bâtiment qui porte son nom, les quelques souvenirs privés que j'en ai car jamais je ne fus son élève.

La mort commença a prendre

un autre vi-sage, fraternel, lorsqu'en peu de temps, au début des années 70, j'appris le décès, que je jugeai injuste, de quatre excellents collègues, de vrais amis, connus lors de mon internat à Ambroise Paré. Par ordre alphabétique, Guy Desouches, Philippe Desvignes, Cyrille Tancrede, Michel Zérah... Pourquoi se souvenir d'eux aujourd'hui ? Et pourquoi pas ? Puisque j'ai appris d'eux ce que seule la collégia-

lité peut apporter dans la formation médicale d'un interne, ne serait-ce qu'un brin de connaissance à partir d'un « *fait clinique* ».

Stagiaires, externes, internes, nous tournions « AUTOUR » des manèges de la foire ; chefs de clinique-assistants, nous allions tourner « DANS » le manège et apprendre la culture d'entreprise dont font partie les naissances comme les décès de toutes les catégories de personnel. A peine arrivé chez Jean-René Michel, en octobre 1971, qu'un cri de désespoir, comme je n'en avais jamais entendu, jaillit de la poitrine d'une très estimée aide-soignante d'origine antillaise en résonnant dans tout le Palais du Rein : son nourrisson venait de décéder à la crèche de l'hôpital ; je ne l'ai jamais revue, je ne l'oublierai jamais. Autre drame, le décès de Hyacinthe de Montéra, anatomo-pathologiste réputée de Jean Hamburger, qui consterna tout le Palais du Rein. Mes travaux sur l'histologie rénale des produits de contraste menés avec Dominique Droz et Laure-Hélène, avec qui j'eus des rapports directs sans hiérarchie, sont nés de ce vide brutal.

Dix ans plus tard, la radiologie hospitalo-universitaire parisienne fut marquée par les décès de trois collègues et amis ; de causes différentes, leurs séquelles durent encore aujourd'hui pour peu qu'on soit initié sur leurs origines. J'ai créé des postes de radiologie à leurs noms respectifs lors de l'ouverture du nouveau service de Necker, pour qu'on ne les oublie pas, pour que leurs descendants immédiats sachent qu'ils eurent leur place dans l'histoire de la radiologie.

Combien de collègues oseront-ils/elles, même encore aujourd'hui où le burn-out tient la vedette, avouer qu'ils/elles ont eu, non pas des vellétés, mais de vraies pulsions suicidaires que seule l'aide des antidépresseurs a pu annihiler quand la fuite vers le Club Med de

Phuket ne fonctionne plus ? Le communiqué publié par les autorités concernant le décès de Guy Sebag était suffisamment alambiqué et flou pour que je craigne son suicide malgré son improbabilité. Mais qui sait, dans l'incurie qui règne aujourd'hui dans le monde de la Santé, AP-HP incluse ? Je remercie Philippe Évrard de m'avoir éclairé en m'expliquant ce qui s'était passé. Le suicide est la forme la plus déconcertante forme de disparition brutale car elle génère nécessairement (ou devrait générer) des sentiments de culpabilité. Exceptionnel et héroïque fut le suicide de l'illustre neurochirurgien de la Salpêtrière, Thierry de Martel, à l'arrivée de la Wehrmacht dans Paris en juin 40... mais combien vain, pensent les purs carriéristes réputés pour leur opportunisme cynique ! Je sais peu de choses sur Jacques Chermet qui puisse expliquer son suicide il y a plus de trente ans, mais il avait été un excellent angiographiste et un pionnier de la radiologie d'intervention ; il m'avait fait profiter de son savoir et sa disparition n'avait pas que des effets de promotion-ascenseur, même si elle avait aidé à « clarifier » certaines situations localement complexes. Il y a des équivalents suicidaires beaucoup moins pénibles à subir au niveau de la collégialité. La décision de prendre une retraite anticipée libérant la place et une maîtrise est universellement louée et saluée d'autant plus qu'elle est aussi radicale qu'une capitulation en rase campagne. Personnellement, j'ai été amené en 1998 à préférer le non-renouvellement des fonctions de chef-de-service praticien des hôpitaux pour un dernier quinquennat qui normalement aurait dû être glorieux, mais aurait été meurtrier pour ce que j'avais créé.

Dans le même CHU Saint-Antoine

et à la même époque, disparut Jean-Pierre Monnier. Je l'avais connu à l'EOR de Libourne durant l'été 1965 et avions immédiatement sympathisé. Nous étions de la même étoffe et, très clairement à la fin des années 70, nous serions à terme les leaders de la radiologie parisienne, lui sur de la Rive Droite, moi sur la Rive Gauche. Je le quittai bien en forme en 1980. A mon retour de San Diego l'année suivante, une neuropathie rapidement évolutive en fit un quadriplégique impuissant à assumer longtemps la succession de Jacques Chalut qui vite échut à Jean-Michel Tubiana

qui avait fait sa thèse de doctorat avec moi en 1965. Monnier avait épousé la fille de Gabriel Laurence qui travaillera longtemps au CES de radiologie dirigé par Guy Pallardy. Comme on dit dans les obituaries nord-américaines, le radiologue survit par l'une de leurs filles, Anne, qui aura pu méditer sur sa vocation dans la salle d'attente de l'espace baptisé à Necker du nom de son père.

Guy Sebag était bâti pour assumer

des tâches pharaoniques. Ce ne fut pas le cas de Michel Katz qui décéda brutalement d'un infarctus du myocarde un mois après être devenu le chef de service de radiologie de l'hôpital Lariboisière, position qui aurait dû être la mienne si je ne m'étais désisté à mon retour de San Diego. Michel Katz était un être délicieux, un médecin rhumatologue que la radiologie avait débauché à Saint-Louis où il était devenu l'adjoint de Maurice Laval-Jeantet. Nous nous connaissions bien, lui qui avait été nommé la même année que moi avec le patronyme de Kac alias Katz. Guy Pallardy nous avait réunis avec Max Hassan pour assurer le secrétariat du CES de Radiologie et faire d'un torchon un diplôme de haute valeur en moins de cinq ans. Max Hassan, qui avait été la grande victime du décès de son patron, Jacques Lefebvre, trouvera l'apaisement et fera son bonheur à Robert Debré. Les caciques parisiens surent trouver le brutus qu'il fallait pour neutraliser le César que j'apparaissais devenir menaçant et c'est, sans Katz, Monnier et Chermet, que je fus mis sur la touche jusqu'à ce que je conquiert ICR'89 avec Jean-Michel Bigot et François Eschwège le XVIe Congrès International de Radiologie de Paris.

Deux écoles médicales

françaises s'affrontent, spécialement à Paris mais le phénomène est national, lorsqu'il s'agit de personnaliser l'histoire d'une discipline et/ou d'une institution. Certains, que l'on aurait tendance à taxer de fils de mai 68 hostiles à des mandarins qui n'étaient pas pires que les nouveaux chefs de pôles actuels, négationnistes de l'utilité de l'enseignement de l'histoire aux générations qui feront la médecine du

XXI^e siècle, ne veulent plus voir qu'une seule tête-un seul fusil comme profil de carrière. Pas de noms, pas de plaques, pas de statues, rien que des bâtiments axiaux ou transversaux, des acronymes abscons, des secteurs multicolores... Bicêtre s'est honoré en donnant à un très long bâtiment dédié aux neurosciences le nom d'un radiologue neuro-anatomiste décédé à l'orée du présent siècle, Pierre Lasjaunias. J'adhère pleinement à cette conception et déplore que disparaissent les traces de ceux et celles qui ont permis à la médecine française de sortir de l'état désastreux dans laquelle l'entre-deux-guerre l'avait plongée pour en faire une des plus productives de l'Europe. A quand, un hôpital Jean Hamburger ? Un hôpital Jean Bernard ? Je vais me rendre bientôt à la consultation de notre illustre diabétologue, Jean Grimaldi, à La Pitié-Salpêtrière, située où ? Au RdC EM3! Je milite pour que ce Pavillon Endocrino-Métabolisme porte le nom de Thérèse Planiol. Je crois savoir que Martin Hirsch y est favorable mais doit-on mettre cette lenteur sur le seul compte de la procrastination ou à la psychasthénie contemporaine d'un CCM épuisé par la bureaucratie conquérante quoique présidé par un de mes meilleurs élèves dont j'avais également dirigé la thèse?

Florian Delbarre, né en 1918 et lui-même mort brutalement le 16 septembre 1981 avait créé la Société Robert Verspyck pour honorer la mémoire de son grand radiologue, associé de Clément Fauré, décédé brutalement d'une embolie pulmonaire, si mes souvenirs sont exacts. Notre collègue Jacques Frija, qui succéda à Maurice Laval-Jeantet, créa une association Michel Katz et délivra un Prix Michel Katz au meilleur poster d'ICR'89. En 2009 à Vera Cruz lors d'un congrès mexicain, quelle ne fut pas ma surprise émue, accosté que je fus chaleureusement par un excellent radiologue universitaire costaricain nommé Mirandell : il avait été l'heureux récipiendaire de cet honneur, le must de sa carrière ! J'ai appris aux USA l'intérêt de donner un nom illustre à une « LECTURE » répétée annuellement le plus souvent, alimentée parfois par des donations pour faire venir un « étranger ». Ainsi y a-t-il une Cannon Lecture du nom du pionnier qui introduisit le baryum pour l'opacification radiologique du tube digestif, une

Caldwell Lecture pour les historiens de la radiologie... Devenu Trésorier de l'European Federation of the European Association of the Societies for Ultrasound, j'ai voulu que l'une de ses plus valeureuses fondatrices donnât son nom à une lecture récurrente : il y a à chaque congrès Euroson une Thérèse Planiol Lecture. Je me considère à tort ou à raison de détenir une partie de l'héritage immatériel d'Antoinette Béclère. Fille de l'illustre père de la radiologie médicale française, elle m'enseigna au Centre Antoine Béclère toutes les règles et subtilités de la vie internationale de la radiologie d'où les Français avaient pratiquement disparu depuis la guerre 39-45. Elle avait fait une importante donation à la Société Internationale de Radiologie. Lorsque je devins Trésorier de l'ISR en 1995, j'imposai que ce fond serve exclusivement au financement d'une Antoine Béclère Medal and Lecture. Cet honneur existe toujours et un équivalent a été depuis créé lors des Journées Françaises de Radiologie.

Je suis chez moi au cimetière Montparnasse et je suis venu en voisin à l'enterrement de Guy Sebag. Je le traverse régulièrement de pers en part lorsque je vais visiter la tombe où je gésirai un jour ou l'autre auprès de mes beaux-parents qui l'ont inaugurée. Située près du moulin, elle jouxte la tombe de Jean-Claude Job, non loin du grand tombeau des Richet et de la discrète niche de Maurice Tubiana. Selon que j'y entre par le Nord ou par le Sud, je croise les sépultures de Chauffard, Mozziconacci, Jayle, Lisfranc, Laveran, Littré, Roussy, Orfila, entre autres médecins célèbres sinon méconnus. entre autres médecins célèbres sinon méconnus, tel Roland Buchet (chevalier de courtoisie et radiologiste honoraire de l'hôpital Laennec, auquel j'aurais dû/pu succéder si le syndicat avait bien fait son travail). Au fait, savez-vous que le Centre Antoine Béclère va être viré de l'unité biomédicale des Saints-Pères,, Université Paris Descartes ! Pour aller où ? Mais, à l'Hôtel-Dieu, bien sûr ! Comme je l'avais dit à Sebag, provocateur délibérément provoquant :

« *C'est sur table !* ». Ce que je confirme et signe ! •
Dr. Jean-François Moreau, AIHP
Professeur émérite, Université Paris Descartes
Radiologiste honoraire de l'hôpital Necker

